

MAX ASSOMO

MIRAGE
ROMAN

TEHAM
35, AVENUE LEFÈVRE
94420 LE PLESSIS-TRÉVISE - FRANCE
2021

Les vacances dans mon village avaient été jusqu'ici les plus beaux moments de ma vie. Si je devais résumer ce que je m'apprêtais à dire, cette phrase aurait suffi. J'avais longtemps craint ce moment où je devrais me dévoiler aux autres. Cet exercice dans lequel j'étais inconfortable faisait remonter des souvenirs, des émotions qui n'avaient point de place ici. Seuls le courage et la détermination devaient occuper nos esprits !

Mais il le fallait ! Il le fallait pour se rappeler ce pour quoi nous étions là. Il le fallait pour se remémorer nos sacrifices, nos choix. Il le fallait pour se souvenir d'où nous venions, du chemin parcouru. Il le fallait pour continuer à espérer, continuer d'avancer.

Les mots que j'avais prononcés avaient captivé l'assistance devenue silencieuse. La lumière que produisait le petit feu sur le sable me permettait de distinguer les yeux rivés sur moi. On aurait dit des enfants à l'heure du conte. Ils n'attendaient qu'une chose, la suite. Je pensai, à ce moment, que pour comprendre ce que je foutais dans ce trou du monde, il était important de raconter le début.

J'avais dix ans lorsque Mère décida de m'envoyer pour la première fois au village. Elle avait trouvé qu'il était temps pour moi d'aller apprendre la vie. Sans doute celle qu'elle avait vécue. Celle qui avait fait d'elle cette femme qu'elle était devenue ; une battante aux principes et aux valeurs traditionnelles. Cette vie-là, disait-elle, nous enfants des villes ne l'avions jamais connue. C'était la vie au village ; refuge des traditions et des cultures. C'était l'école de la vie.

Dès le début de cette année-là, Mère m'annonça la couleur : « Si tu veux aller au village pour les grandes vacances, il faut que tu réussisses ton année scolaire. » La note y était pour beaucoup. Lorsqu'on avait réussi le passage à une classe supérieure, on était choyé. On prenait tout le temps exemple sur celui qui avait réussi. Mais lorsqu'on avait *échoué* l'entrée en classe supérieure, eh bien les vacances étaient pourries d'avance. Les *redoublants* (c'est ainsi qu'on les appelait) n'avaient pas droit à la parole. Ils n'avaient pas droit à l'erreur. La moindre bêtise donnait lieu à des sermons sans fin : « Est-ce que tu vois tel(le) ? », « Pourquoi tu ne peux pas faire comme tel(le) ? », « Prends exemple sur tel(le) ! »

Mère m'avait raconté son village. Elle me l'avait vanté par ses sombres et belles histoires. Les soirs, mes yeux fixaient ses lèvres pour l'écouter me raconter son enfance tantôt joyeuse, tantôt malheureuse. Elle nous contait, à mes sœurs et moi, l'origine du village. Comment les gens y vivaient avant l'arrivée

des Blancs. Elle nous raconta la bataille que les Búlù¹ avaient menée contre les colons missionnaires. Elle nous expliquait qu'à cette époque, chaque famille devait verser un quota de palmiste aux colons. À défaut, le chef de famille qui n'avait pas atteint son quota se faisait fouetter sur la place publique. Quelle humiliation !

Elle nous rappelait sans cesse comment les colons avaient réussi à introduire l'école chez nous. Il faut dire que les populations n'y étaient pas du tout favorables. Les colons arrivaient dans un village et recensaient tous les enfants. Ils les obligeaient, par la suite, à aller à l'école. Ceux qui refusaient, les colons se rendaient à leur domicile et fouettaient aux yeux de tous le chef de famille. Ainsi, si ce n'était le père lui-même qui accompagnait l'enfant à l'école, c'était le fils qui s'y rendait pour éviter l'humiliation à ses parents. Ceux qui s'entêtèrent furent simplement fusillés.

Notre Mère nous parlait des instruments et outils utilisés pour résister à l'invasion coloniale. Le tam-tam en était un. Cet instrument de communication avait beaucoup servi à déjouer les plans des colons. Les ancêtres s'en servaient pour avertir les autres villages des éventuelles menaces. Le village qui faisait face à une invasion jouait le tam-tam pour avertir les

¹ On retrouve le peuple Búlù au sud du Cameroun. Ils font partie de la famille des Bédi qu'on retrouve en Afrique centrale. Sangmélina et Ebolowa sont les principales villes où le Búlù est largement parlé. Les Búlù vivent essentiellement de l'agriculture et de la chasse. La culture du cacao très répandue est l'une des principales sources de revenus de certaines familles de ce peuple.

villages voisins. Ceux-ci, à leur tour, avertissaient par le même moyen les autres villages. Ainsi, les colons étaient étonnés qu'à plusieurs reprises, des villages fussent vides à leur arrivée. Ils durent trouver d'autres moyens. Corrompre ceux qui étaient corruptibles.

Maman m'avait parlé de son instituteur, monsieur Kakoua, un Bamiléké que le village avait adopté comme un fils. Il aimait ses élèves comme ses propres enfants. Il faisait partie de cette génération dont le sens de la vie se résumait aux valeurs transmises à la descendance. Il disait à qui voulait l'entendre que tous les Camerounais ne fonctionnent pas comme le Cameroun. Il valait mieux former un seul bon élève qu'en former mille médiocres. Mère souhaitait d'ailleurs que je tombe sur un instituteur comme lui. Il avait plus d'amour pour le travail que pour le gain mensuel. Mais les choses avaient tellement changé dans ce pays. Un tel souhait demeurait quasiment utopique.

Mère s'indignait souvent du fait que nous ses enfants ne connaîtraient pas *Ata'a Mvam*. Cette étagère solidaire qu'on retrouvait jadis. Construite en bordure de route, le plus souvent proche de la chefferie, elle permettait aux habitants de déposer de la nourriture pour les passants, les étrangers et les hommes de voyage. On y retrouvait à titre d'exemple de la banane, de l'eau, du vin de palme et divers mets. C'est d'ailleurs grâce à ce principe que les Hommes voyageaient légers et sans provisions. De village en village, ils pouvaient gratuitement se restaurer, se

reposer. Malheureusement ce principe de solidarité très développé avant l'arrivée des colons a disparu, au fur et à mesure que la modernité s'est installée.